

LE CHAT

SUIVI DE

LA PREMIÈRE PIERRE

François Hien

« Cette connerie d'histoire de chat, ça prend des proportions délirantes. Il y a deux clans maintenant, l'un derrière Myriam, l'autre derrière Saïda. Chacun prétend que le camp d'en face est responsable de la mort probable du chat. Dites-vous bien une chose, les amis : la paix de ce collège est suspendue à la vie d'un chat. »



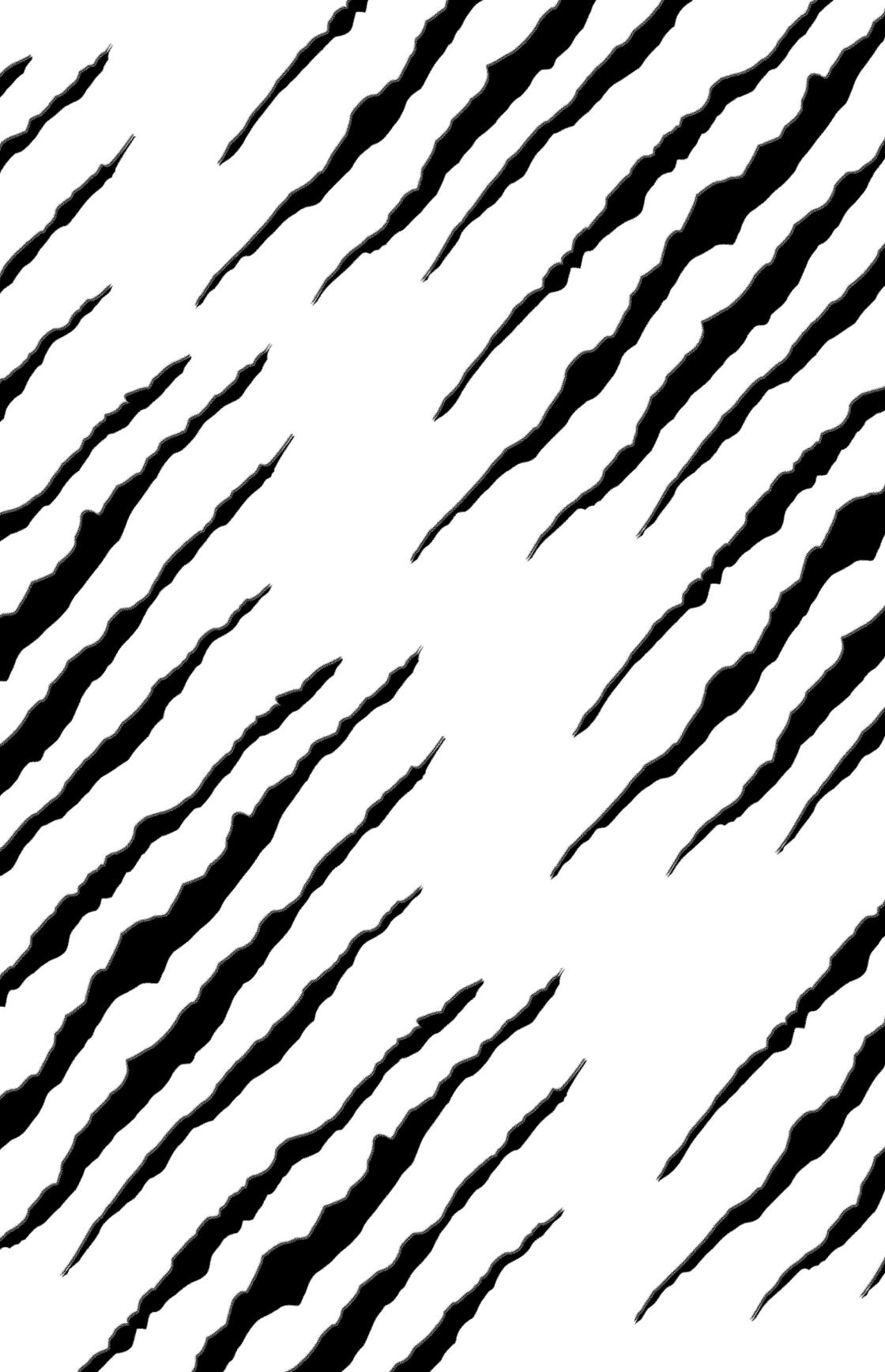
LE CHAT

SUIVI DE

LA PREMIÈRE PIERRE

François Hien





LE CHAT

*En partenariat avec les élèves
du collège Henri Barbusse,
Vaulx-en-Velin*

PERSONNAGES

Louna, Inees, Saïda, Myriam, Soudaïs, Mehdi,
Fouad, Melik, Mina, Sabrine, Rayan, *des élèves*

Émeline Prigent, *une CPE*

Perrine Wittig, *assistante sociale du collège*

Romain, Michaëla, *deux AED*

Marion Roux, *la prof documentaliste*

Sacha Grison, Marc Repetton,
Julien Namias, *des professeurs*

La scène se passe au collège Marcel-Pagnol,
dans la ville imaginaire de Virieux-en-Vezon

Le Chat est une pièce en trois actes, appelés ici « journées ».

Chaque journée est divisée en sept scènes.

Il me semble important d'annoncer au public, en début de représentation, que la pièce se décompose ainsi. D'égrainer à mesure que le spectacle avance le numéro des scènes.

La transparence de la structure et son aspect mathématique servent de compte à rebours.

La pièce est écrite pour trois interprètes qui se passent les rôles et annoncent en début de scène les personnages qu'ils interprètent.

Bien entendu, il est possible d'augmenter considérablement le nombre d'interprètes.

PREMIÈRE JOURNÉE

I

DANS LE COULOIR, DEVANT LA VIE SCOLAIRE

ROMAIN. – Le masque c'est sur le nez Yassine, Safouane debout, on s'assoit pas dans les couloirs, si tu veux t'asseoir tu vas sur les chaises là-bas, qu'est-ce qu'il y a mademoiselle, tu cherches qui, eh bien tu n'as rien à faire dans le couloir, non pendant la récré c'est tous dehors, si vous n'avez rien à faire avec la vie scolaire vous sortez, et le masque s'il te plaît, tu le remontes, comment, qu'est-ce que tu m'as dit, est-ce que c'est une manière de répondre, tu sors tes mains de tes poches et tu me regardes, qu'est-ce que tu m'as dit Soudaïs, je crois que j'ai mal entendu, partez les autres, on n'a pas besoin d'arbitres, ni de témoins, qu'est-ce que tu m'as dit alors?

SOUDAÏS. – J'ai dit que c'est bon.

ROMAIN. – Non c'est pas bon. Si j'ai pas décidé que c'est bon, c'est pas bon. Répète-moi ce que tu m'as dit.

MEHDI. – Il a dit, on s'en bat les couilles du masque.

ROMAIN. – C'est bon Mehdi, j'ai entendu, je voulais juste que Soudaïs le répète.

SOUDAÏS. – Pourquoi tu veux que je le répète si tu sais ce que j'ai dit?

ROMAIN. – Je veux que tu te rendes compte que c'est inacceptable de parler comme ça un adulte.

SOUDAÏS. – Je le sais, c'est bon.

ROMAIN. – Sur le nez, le masque. Comment faut te le dire?

SOUDAÏS. – Autrement.

ROMAIN. – Quoi autrement?

SOUDAÏS. – Tu demandes comment faut le dire, je te dis autrement.

ROMAIN. – Soudaïs, ne me mets pas en rogne. Qu'est-ce que tu fais dans ce couloir d'abord?

SOUDAÏS. – Je viens parler à Michaëla.

ROMAIN. – Qu'est-ce que tu lui veux à Michaëla?

SOUDAÏS. – Lui parler, je t'ai dit.

ROMAIN. – Tu veux lui dire quoi?

SOUDAÏS. – Un truc.

ROMAIN. – Michaëla c'est pas ta pote, c'est une surveillante, tu viens pas lui raconter ta vie. Et puis ce que tu voulais lui dire, tu peux me le dire à moi.

SOUDAÏS. – C'est à elle que je veux parler.

ROMAIN. – Elle est pas là.

SOUDAÏS. – Elle est où?

ROMAIN. – Elle encadre les exclus en interne.

SOUDAÏS. – Je peux aller la voir?

ROMAIN. – Non. Être exclu, ça veut dire ne parler à personne pendant la journée.

SOUDAÏS. – Je veux pas parler aux exclus, je veux parler à Michaëla.

ROMAIN. – Bon, je crois que j'ai été clair. Si tu as quelque chose à dire qui concerne la vie scolaire, tu peux me parler. Sinon, c'est dehors.

SOUDAÏS. – OK alors j'me casse.

ÉMELINE PRIGENT. – Sur un autre ton jeune homme! Et le masque, sur le nez!

(au public)

On approche des vacances de la Toussaint. On sent que ça craque, partout. Les élèves sont tendus. Nous aussi peut-être. Tous les ans c'est pareil. Ça partait bien, et puis là on a des incidents tous les jours.

II

DANS LE BUREAU DE LA CPE

ÉMELINE PRIGENT. – Rapport d'incident, rédigé par le professeur d'histoire, monsieur Namias.

« Pendant le cours, j'entends régulièrement des rires et des insultes fuser vers une élève, Louna Közi. Finalement, c'est Fouad Habybellah qui part en fou rire et ne veut pas se calmer. Je vous l'envoie. »

Bon Fouad, t'en as pas marre ? Ça va arriver combien de fois ?

FOUAD. – Combien de fois quoi ?

ÉMELINE PRIGENT. – Il faut encore que je te colle ? Que j'appelle tes parents ?

FOUAD. – Qu'est-ce que j'ai fait ? À chaque fois que vous me prenez, c'est pour rien du tout.

ÉMELINE PRIGENT. – Monsieur Namias raconte que tu t'es moqué d'une élève.

FOUAD. – C'est pas moi madame. Pourquoi y'a que moi qu'il a envoyée monsieur Namias ? Tout le monde se moquait d'elle.

ÉMELINE PRIGENT. – Tout le monde, ça veut dire toi aussi.

FOUAD. – Oui, mais comme tout le monde.

ÉMELINE PRIGENT. – D'accord. Donc tu reconnais que tu te moquais d'elle.

FOUAD. – Pas plus que les autres.

ÉMELINE PRIGENT. – Je m'en fiche des autres pour l'instant. Ce que je retiens, c'est que tu reconnais ce qu'on te reproche.

FOUAD. – C'est pas moi qui a commencé en plus.

ÉMELINE PRIGENT. – Oh tu sais, ce n'est pas un argument avec moi. Parfois je trouve que ceux qui suivent sont pires. Pourquoi vous rigoliez de Louna ?

FOUAD. – C'est juste qu'elle fait rire. Sinon j'aurais pas rigolé, c'est logique.

ÉMELINE PRIGENT. – Et pourquoi elle fait rire ?

FOUAD. – Elle sort la langue quand elle écrit.

ÉMELINE PRIGENT. – Elle sort la langue ?

FOUAD. – Oui. Quand elle oublie qu'on la regarde, si elle est concentrée sur un travail, elle sort la langue.

ÉMELINE PRIGENT. – Et ?

FOUAD. – Et ça fait rire. Même vous madame vous avez ri, j'ai vu.

ÉMELINE PRIGENT. – J'ai ri parce que c'est absurde.

FOUAD. – Franchement, quelqu'un qui sort la langue comme ça, pour écrire...

ÉMELINE PRIGENT. – Moi je le fais souvent, je pense.

FOUAD. – Vous c'est pas la même chose, je vous vois pas. Y'a le masque.

ÉMELINE PRIGENT. – Pourquoi elle n'avait pas son masque d'ailleurs, Louna ?

FOUAD. – Ah vous voyez, c'est moi que vous faites venir alors que c'est elle qui portait pas son masque.

ÉMELINE PRIGENT. – C'est pas la question là. Si une classe entière riait de toi sans te dire pourquoi, tu crois pas que ça finirait par te vexer ?

FOUAD. – Franchement, elle sait qu'on rigole Louna.

ÉMELINE PRIGENT. – Oui, elle le voit bien, j'imagine.

FOUAD. – Non, mais je veux dire, elle sait que c'est pas grave.

ÉMELINE PRIGENT. – Ce n'est pas à toi de décider si elle le vit comme une chose grave ou pas. En tout cas, ton professeur semblait considérer que c'était grave et blessant.

FOUAD. – Madame, je vous jure, vous avez pas la bonne personne dans votre bureau. OK j'ai compris, j'arrêterai de rigoler sur les autres. Mais maintenant il faut aller voir plutôt du côté de ses copines à elle.

ÉMELINE PRIGENT. – C'est qui ses copines ?

FOUAD. – Vous lui demanderez.

ÉMELINE PRIGENT. – Tu viens de me parler de ses copines, dis-moi de qui il s'agit.

FOUAD. – Je suis pas une poucave moi.

ÉMELINE PRIGENT. – Tu me parles des amies de Louna. Ce n'est pas dénoncer quelqu'un de dire qu'elle est amie avec une autre.

FOUAD. – Oui, mais c'est des fausses amies. C'est elles qui font rire d'elle tout le temps.

ÉMELINE PRIGENT. – Qui ça ? Tu parles d'Inees et Saïda, c'est ça ?

FOUAD. – Je vous ai dit, je suis pas une poucave.

ÉMELINE PRIGENT. – Bon, tu me fatigues Fouad. Ça va se terminer en heures de colle cette affaire. Mercredi prochain.

FOUAD. – Quoi ? Vous me collez parce que j'ai rigolé ?

ÉMELINE PRIGENT. – Je te colle parce que tu ne comprends rien à rien, ou que tu fais semblant de rien comprendre, et que ça me fatigue.

III

SALLE DES PROFS – UN MIDI

JULIEN NAMIAS. – À midi dans la salle des profs, chacun sort son repas préparé la veille au soir.

Il n'y a pas de cantine dans ce collège. Avec le syndicat, ça fait des années qu'on en réclame une. L'un de nos nombreux combats.

Souvent, on se fait accuser de lutter pour notre propre gueule. Comme si c'était honteux de défendre ses conditions de travail. Et pourtant ce n'est même pas vrai : toutes nos luttes portent sur la défense du service public d'enseignement. Et parfois même, je peux vous dire, on lutte pour des choses qu'on juge utiles aux élèves et qui ne nous arrangent pas.

Eh bien la cantine, ça rentre dans cette catégorie-là. On trouve scandaleux qu'il n'y ait pas de cantine. Mais en attendant, un bahut sans élève entre midi et deux, tout de même, c'est le pied. Pas de cri, pas de tension, pas ces corps épuisés, pas ces voix alternativement stridentes et rauques.

On les aime nos élèves, vraiment. Mais ne pas les voir pendant deux heures en milieu de journée, je vous jure, ça aide à les aimer encore mieux.

SACHA GRISON. – Qu'est-ce que tu t'es fait, toi ?

ÉMELINE PRIGENT. – C'est mon reste d'hier. Une salade. Vous avez vu que c'est demain qu'arrive l'auteur de théâtre en résidence ?

JULIEN NAMIAS. – Eh bien il va pas être déçu. (*à Émeline*) Tu as eu mon rapport d'incident tout à l'heure, à propos de Fouad ?

ÉMELINE PRIGENT. – Oui. Je t'avoue que je n'ai pas vraiment compris pourquoi c'est lui que tu m'avais envoyé. Il dit qu'il n'a rien fait de plus que les autres.

JULIEN NAMIAS. – C'est un peu vrai honnêtement. C'est son problème à Fouad : il ne commence pas, mais il se fait prendre.

SACHA GRISON. – Vous allez vraiment parler boulot, là ?

JULIEN NAMIAS. – C'était à propos de Louna, l'exclusion de Fouad tout à l'heure. La pauvre, elle en prend plein la gueule. C'est souvent Inees qui commence.

ÉMELINE PRIGENT. – Ah oui ? J'avais l'impression que ça venait plutôt de Saïda. Ah, Michaëla, tu es là. Dis voir, il y a Soudaïs, le grand de quatrième E, qui te cherchait tout à l'heure.

MICHAËLA. – Qu'est-ce qu'il me voulait ?

ÉMELINE PRIGENT. – Je ne sais pas, c'est Romain qui l'a vu. Il tenait à te parler à toi.

MICHAËLA. – OK. Bon, j'imagine que c'est plus si urgent, sinon il aurait fini par me trouver.

IV

À LA GRILLE DU COLLÈGE

Romain accueille les élèves à l'entrée dans l'établissement.

ROMAIN. – Mathieu ton masque, Rayan la casquette, ben la casquette c'est non dans l'établissement, le masque c'est sur le nez Mina, et on range son portable, attention la prochaine fois je le prends.

MINA. – J'étais pas dans le collège, j'étais devant la grille.

ROMAIN. – Non tu n'étais pas devant la grille tu avais déjà un pied dans l'établissement donc techniquement je pouvais te le prendre, allez file, le masque Naïma.

Oh là là Myriam, mais qu'est-ce que tu me ramènes là ?

MYRIAM. – C'est un chat, Romain. Il était blessé, je veux l'amener à l'infirmière.

SAÏDA. – Y'a cette débile qui lui mettait des croquettes dans la bouche au lieu d'appeler un vétérinaire.

ROMAIN. – Vous ramenez pas un chat mort dans l'établissement.

MYRIAM. – Il est pas mort!

SAÏDA. – Romain, elle l'étouffait de croquettes!

MYRIAM. – Ferme ta gueule Saïda, il était en train de mourir, je viens de le sauver.

SAÏDA. – Si quelqu'un est en train de mourir, tu lui tends pas un tacos, t'appelles un docteur. Et tu l'écrasais en plus.

MYRIAM. – Je lui faisais un massage cardiaque.

ROMAIN. – Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec un chat? Posez-le là, allez en cours.

MYRIAM. – Il va mourir si on le laisse là. Il faut l'amener à l'infirmière du collège.

ROMAIN. – On va pas amener un chat mort à l'infirmière du collège.

MYRIAM. – Il est pas mort on te dit! Il va pas bien, mais il est pas mort!

SAÏDA. – Tu l'as mis dans un sac, wesh, tu crois qu'il peut aller bien?

MYRIAM. – C'était pour qu'il a pas froid.

SAÏDA. – Mais il se fait broyer dans ton sac.

ROMAIN. – Il était où ce chat?

MYRIAM. – Là-bas, au bord de la route, près du parking. C'est une voiture qui l'a écrasée.

SAÏDA. – D'abord c'était une voiture, mais après c'était toi. Elle s'est prise pour une masseuse l'autre.

MYRIAM. – Je t'ai pas sonnée sale pute.

ROMAIN. – Tu parles pas comme ça et tu poses ce chat.

MYRIAM. – Si je vous donne le chat, vous allez rien faire du tout avec, vous allez le laisser mourir devant le portail.

ROMAIN. – C'est plus ton problème maintenant.

SAÏDA. – Appelle un vétérinaire, Romain. Cette débile elle croit l'infirmière va le sauver, mais il faut un véto.

ROMAIN. – Allez en cours, la deuxième sonnerie c'est dans vingt secondes.

MYRIAM. – S'il meurt par ta faute, on te le pardonnera jamais Romain.

ROMAIN. – Pardon ? Ton carnet Myriam.

MYRIAM. – (*Elle pose le chat*) C'est bon, je vais en cours.

SAÏDA. – Romain, tu fais gaffe au chat. Tu promets ?

ROMAIN. – Qu'est-ce que tu veux que je foute avec un chat mort ?

SAÏDA. – Il est pas mort. Fais gaffe au chat, c'est tout.

Elle s'en va. Romain reste un instant éberlué. Puis il reprend ses esprits, saisit son téléphone et passe un coup de fil.

ROMAIN. – Oui Émeline ? Tu connais pas la dernière ? Ils m'ont ramené un chat.

Oui, un chat, je veux dire un vrai chat.

Plus ou moins vivant, oui. Qu'est-ce que j'en fais ?

V

DANS LE BUREAU DE L'ASSISTANTE SOCIALE

L'assistante sociale et une élève, face à face.

PERRINE WITTIG. – Merci d'être venue, Louna. Comment ça va maintenant en classe ?

LOUNA. – Bien.

PERRINE WITTIG. – Mieux que l'année dernière ?

LOUNA. – Oui.

PERRINE WITTIG. – Les garçons qui t'embêtaient l'an dernier, on les a mis ailleurs. Ils continuent à venir te voir ?

LOUNA. – Non, ils me calculent pas.

PERRINE WITTIG. – Et donc, dans la classe maintenant, tout se passe correctement ?

LOUNA. – Oui.

Un silence.

PERRINE WITTIG. – Tu sais, ce n'est pas ce que j'entends de la part de tes professeurs.

LOUNA. – Ils disent quoi?

PERRINE WITTIG. – Ils disent que parfois tu fais l'objet de moqueries.

LOUNA. – Comme tout le monde.

PERRINE WITTIG. – Pas plus?

LOUNA. – Non.

Le téléphone du bureau sonne. Perrine répond.

PERRINE WITTIG. – Oui? Je suis en rendez-vous avec une élève là, Romain... Non, Hindaty n'est pas là, elle est en rendez-vous prévention avec une classe... Un chat? Qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse d'un chat? Elle est infirmière scolaire, pas vétérinaire... Ben moi je suis assistante sociale et j'ai du boulot par-dessus la tête, donc si tu veux, votre chat, je vais considérer que ça ne relève pas de mes fonctions, si ça ne te dérange pas... Voilà. Merci.

(elle raccroche)

De mieux en mieux ici. Deux élèves ont ramené un chat à demi crevé à la vie scolaire. Ah la la, on en voit de ces trucs Louna, hein?

LOUNA. – Oui.

PERRINE WITTIG. – Revenons à tes histoires. Il y a deux filles en particulier qui t'embêteraient, d'après ce qu'on m'a raconté. Ça vient souvent d'elles.

LOUNA. – Qui ça?

PERRINE WITTIG. – Je suis sûre que tu sais de qui je veux parler.

LOUNA. – Inees et Saïda?

PERRINE WITTIG. – Qu'est-ce que tu peux me dire sur elles?

LOUNA. – C'est mes amies Inees et Saïda. Vous vous trompez, madame.

PERRINE WITTIG. – En tout cas, c'est à elles que tu as spontanément pensé quand j'ai parlé d'élèves qui t'embêtaient.

LOUNA. – Parce que monsieur Namias m'a déjà parlé de ça. Mais vous vous trompez.

PERRINE WITTIG. – Plusieurs profs m'ont rapporté la même chose. Tu sais, suite à ce qui s'est passé l'an dernier, je garde l'œil sur toi. Je veux que tu passes une belle deuxième moitié de collège, à présent qu'on t'a éloignée de ceux qui t'embêtaient. Mais j'entends que ça recommence avec d'autres et ça me soucie.

LOUNA. – Vous vous dites que je suis nulle ?

PERRINE WITTIG. – Non, pourquoi ?

LOUNA. – Vous avez fait un effort pour mettre à l'écart les garçons de l'an dernier et faudrait tout reprendre à zéro avec d'autres. Vous en avez marre de moi ?

PERRINE WITTIG. – Tu sais de quoi j'en ai marre, Louna ? De tous ces petits cornichons qui prennent plaisir à emmerder les autres. Voilà de quoi j'en ai marre. Ce n'est jamais des victimes que j'en aurai marre.

LOUNA. – Je ne suis pas une victime.

PERRINE WITTIG. – Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié, c'est une insulte pour vous d'être victime maintenant.

(ça toque à la porte)

Remonte ton masque Louna, sinon c'est moi qui vais me faire enguirlander. *(plus fort)* Entrez !

Émeline Prigent paraît à la porte et voit Louna.

ÉMELINE PRIGENT. – Bonjour Louna. Excuse-moi Perrine, je ne savais pas que tu étais en rendez-vous. On a l'auteur de théâtre qui est arrivé. Il m'a demandé si tu pouvais le rencontrer.

PERRINE WITTIG. – Qu'est-ce qu'il me veut ?

ÉMELINE PRIGENT. – Je sais pas. Connaître ton métier.

PERRINE WITTIG. – Ça tombe bien, je manquais de travail... Tu lui diras d'attendre un peu. Semaine prochaine. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de chat ?

ÉMELINE PRIGENT. – M'en parle pas ! On aura tout vu. Allez, à plus tard. Bonne journée, Louna.

Émeline repart.

Un petit silence entre Perrine et Louna.

LOUNA. – Elles le font pour rigoler, Inees et Saïda. Les profs ils comprennent pas l'humour.

PERRINE WITTIG. – Qu'est-ce qu'elles font pour rigoler ?

LOUNA. – Ce qu'elles disent, c'est pour rire.

PERRINE WITTIG. – Quand elles disent que tu pues par exemple ?
On m'a rapporté ça.

LOUNA. – C'était une blague.

PERRINE WITTIG. – Pourquoi elles disent que tu pues ?

LOUNA. – On dit tout le temps des choses comme ça.

PERRINE WITTIG. – Toi aussi tu leur dis des choses comme ça ?

LOUNA. – Oui.

PERRINE WITTIG. – C'est drôle. Tous tes professeurs n'ont entendu que les fois où c'était Inees et Saïda qui t'embêtaient.

LOUNA. – Ben vous leur direz de mieux tendre l'oreille. C'est bon, on a fini ?

PERRINE WITTIG. – Tu les protèges, Louna. Tu te rends compte de ça ? Tu les protèges. Tout le monde dit qu'il y a un problème depuis plusieurs semaines. Et pourtant tu retournes auprès d'elles à chaque fois. Tu sais qu'on peut te faire changer de classe. Tu ne serais pas mieux ailleurs ?

LOUNA. – Ce serait pareil ailleurs.

PERRINE WITTIG. – Pareil ?

LOUNA. – Pire je veux dire.

PERRINE WITTIG. – Pire pourquoi ?

LOUNA. – Dans cette classe au moins j'ai des amies.

PERRINE WITTIG. – Qui ça ?

LOUNA. – Inees et Saïda.

Perrine a un petit rire de dépit.

PERRINE WITTIG. – Bon, il y a quelque chose que je ne comprends pas bien. Tu ne veux pas t'ouvrir à moi, je ne peux pas t'y forcer. Par contre, je vais te demander de revenir me voir bientôt.

LOUNA. – C'est bon, on a fini ?

PERRINE WITTIG. – Allez, à tout bientôt Louna.

VI

À LA VIE SCOLAIRE

ROMAIN. – Oui, bonjour madame. C'est bien la SPA de Vi-rioux-en-Vezon? Je suis Romain Carreda, je suis assistant d'éducation au collège Marcel-Pagnol, et je vous appelle parce qu'on a un chat mal en point ici... Assistant d'éducation, oui... Non, c'est le nouveau nom des pions. Je suis pion, quoi, si vous préférez. Donc je vous disais, j'ai un chat mal en point.

Attends Victor, tu vois bien que je suis occupé. Et remonte ton masque s'il te plaît.

Non, ce n'est pas à vous que je parle madame, mais c'est l'heure de la récréation ici, les élèves affluent. Imane, Elias, vous arrêtez tout de suite, si vous voulez vous agiter c'est dehors!

Oui, je suis d'accord, il aurait été préférable qu'on se parle à un autre moment qu'à la récréation, mais ça fait une demi-heure que votre répondeur automatique me laisse en attente, donc je ne vais pas raccrocher maintenant. Je vous disais, j'ai un chat qui ne va pas bien... Oui j'ai appelé deux vétérinaires déjà. Le problème c'est qu'ils ne peuvent pas se déplacer pour le récupérer et personne ici ne peut leur amener pendant la journée... Vous ne vous déplacez pas non plus? Même pour une urgence? Ce chat a besoin d'aide, clairement.

SAÏDA. – Romain il est où le chat?

ROMAIN. – C'est pas le moment Saïda. (*au téléphone*) Mais vous avez bien un vétérinaire permanent, non?

SAÏDA. – Je veux juste voir le chat, dis-moi où il est.

ROMAIN. – Il est derrière. Myriam est avec lui.

SAÏDA. – Elle a déjà failli le tuer une première fois, faut pas le laisser avec elle.

MYRIAM. – Ferme ta gueule toi, sans moi il serait mort dans la rue!

ROMAIN. – Calmez-vous les filles! (*au téléphone*) Qu'est-ce que vous me disiez madame?

SAÏDA. – Bouge de là Myriam, sérieux.

MYRIAM. – Ouvre pas ta bouche avec moi.

ROMAIN. – (*à Myriam et Saïda*) Oooh les filles, vous voyez pas que je suis au téléphone! J'essaie de régler cette putain d'histoire de chat que vous m'avez foutu dans les pattes et vous me prenez la tête!

(*au téléphone*) Quoi madame? Je leur parle comme je peux madame... Oh écoutez, je n'appelle pas pour recevoir des leçons de politesse, je veux juste savoir si vous pouvez faire quelque chose pour ce putain de chat. Voilà, vous voyez, je redis le mot qui ne vous va pas.

SAÏDA. – Insulte pas ce chat Romain s'il te plaît, il t'a rien fait.

ROMAIN. – (*au téléphone*) Je veux bien madame, mais les vétérinaires sont hors de prix. Je vais pas demander un crédit au chef d'établissement pour payer les soins de santé d'un chat. Et puis c'est pas moi qui vais le payer de ma poche, je suis AED je vous rappelle, j'ai un statut précaire, je gagne pas grand-chose.

MYRIAM. – T'es pauvre, Romain?

ROMAIN. – Donc si je comprends bien madame, il y a un chat qui meurt sur le territoire de Virieux-en-Vezon et vous ne pouvez rien faire pour lui? Très bien, je vous remercie.

Il raccroche.

MYRIAM. – Ils s'en battent les couilles?

ROMAIN. – Tu parles autrement Myriam.

MYRIAM. – T'as vu ce que t'as dit toi à la dame?

ROMAIN. – Bon, je vais régler cette histoire. En attendant, bougez du bureau.

SAÏDA. – Laisse le chat il t'a dit. Tu lui as fait assez de mal.

MYRIAM. – Oh, mais toi, ferme ta gueule!

ROMAIN. – Dehors j'ai dit! Et remontez vos masques!

(*à l'auteur*) Qu'est-ce que je peux faire pour vous monsieur? Vous êtes l'auteur de théâtre? Alors je vous avouerais que là ce n'est pas trop le moment. Vous voyez, on croule un peu sous les urgences, c'est la période qui veut ça. Revenez plus tard. En-dehors de l'heure de la récré en tout cas.

Allez au CDI éventuellement!

VII

AU CDI

MARION ROUX. – (*à l'auteur*) Moi je suis la dame du CDI, oui, comme on dit. J'essaie d'en faire un endroit où ils se sentent bien. Il y a quelques ordinateurs, je les laisse y jouer, à condition que ce soit des jeux éducatifs.

(*à des élèves*) Oui alors non, là c'est trop fort, ce n'est pas possible.

(*elle reprend à l'intention de l'auteur*) Je sais qu'il y en a qui viennent pour se réfugier. À chaque récré ils sont là. À peine la sonnerie passée, ils arrivent essoufflés. Ils passent la récré le visage fermé. Plongés dans un livre qu'ils lisent à peine. Ils me serrent le cœur ceux-là.

Tenez, cette fille là-bas. Louna. Ça fait des années qu'elle subit. Elle est touchante, plutôt sympathique. Un peu lunaire, il faut reconnaître. L'an dernier, c'était par des troisièmes qu'elle se faisait emmerder. On avait essayé plusieurs méthodes. La sanction, la méthode de la préoccupation partagée... À chaque fois, ça repartait.

La méthode de la préoccupation partagée, c'est ce qu'on appelle aussi la méthode Pikas. On crée de l'empathie chez les intimidés à l'égard de leur cible...

Comment on devient une personne harcelée ? C'est une bonne question ça... Au départ, ce n'est peut-être qu'une question de hasard. Mais dès qu'une personne a été assignée à la position de cible, c'est difficile de l'en sortir.

Le point de départ, ça peut être des différences visibles, bien sûr. Une fille trop garçonne, un garçon efféminé, un physique rond, une couleur de cheveux... Mais au fond, ce n'est pas ça le vrai critère déterminant. Ceux qui se font le plus embêter, ce sont ceux qui sont seuls. Ceux qui n'ont pas de groupe de soutien, si petit soit-il.

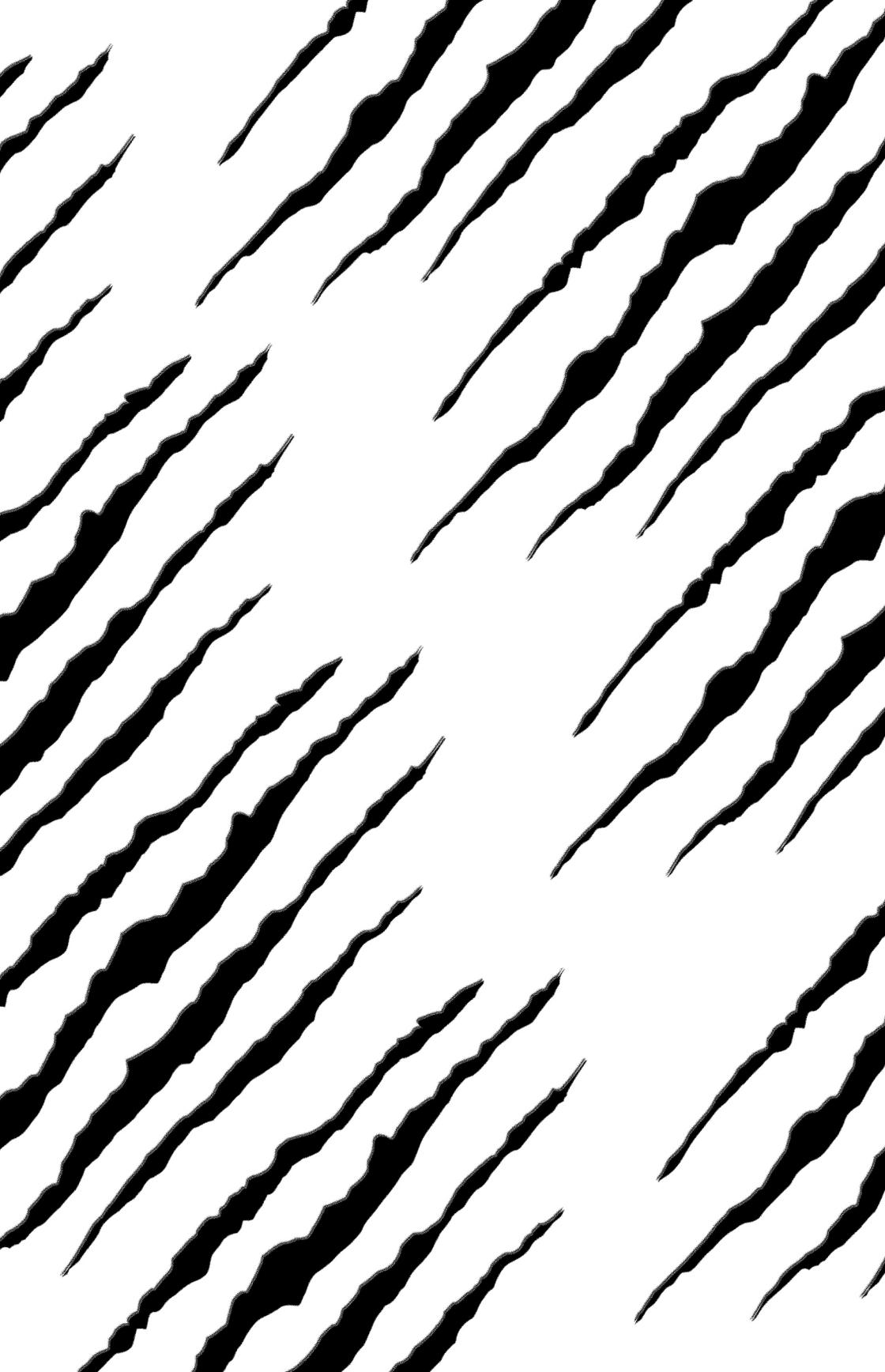
C'est comme si la violence se cherchait une butée, un point d'arrêt. Elle oscille, indécise, et puis s'abat sur une victime isolée qui ne sera vengée par personne. C'est ça la chose importante : l'isolement de la cible fait qu'il n'y a pas de réplique. C'est comme une façon particulièrement brutale d'interrompre le cycle de la violence.

(*elle réagit vivement parce qu'une chose s'est passée*) Qu'est-ce que je vois là ? Louna, qui est-ce qui t'a fait tomber ?

Qu'est-ce qui t'arrive ma grande? Tu pleures? Bon, vous sortez tous! Je ne veux plus voir personne. (*à l'auteur*) Monsieur, vous voulez bien repasser plus tard?

(*à Louna*) Alors Louna, qu'est-ce qui se passe?

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE



LA
PREMIÈRE
PIERRE

Au printemps 2019, Yann Lheureux, metteur en scène et comédien, qui m'avait accompagné de près dans l'éclosion de mon tout premier texte de théâtre, *La Crèche*, me propose d'écrire pour lui une pièce à destination de collégiens. C'était une époque où mes premiers textes avaient été remarqués, et où je commençais à recevoir des commandes. Je ne voyais pas de raisons de les refuser. J'avais l'écriture facile, tout venait assez simplement. Et puis j'étais content de travailler avec Yann. Alors j'accepte, sans trop réfléchir.

Ce n'est qu'après avoir accepté que je prends conscience du fait que là, pour le coup, les choses ne vont pas être si simples.

Car écrire pour des collégiens? Les intéresser? Moi j'écris des histoires d'adulte, subtiles et complexes, à l'intention des adultes. Je n'aime pas les spectacles pour enfants, je m'ennuie vite si je trouve qu'un récit manque de substance, j'ai tendance à utiliser un vocabulaire recherché. C'est d'ailleurs à l'occasion de cette commande que je me rends compte de tout ça : je suis un indécrottable adulte. Un adulte pas très fonctionnel, qui vit dans le bazar, est à peine capable de changer une ampoule ou de gérer sa déclaration d'impôt à temps ; un adulte un peu bohème, qui se donne ainsi l'illusion de ne pas en être tout à fait un ; mais un adulte tout de même, dans le sens le plus privatif qu'on puisse donner à ce terme.

Qu'est-ce qu'un adulte sinon une personne amputée de son enfance? Non pas tant l'enfant qu'on fut, mais celui qu'on a gardé – ou tu – en soi. Je me suis toujours agacé des formules lénifiantes sur ces artistes qui ont su « garder leur âme d'enfant ». Je ne sais pas bien ce que ça signifie. Et nul doute que la formule est parfois un paravent au cynisme. Mais si tant est qu'elle veuille dire quelque chose, alors, moi, je l'ai perdue, mon « âme d'enfant ». Ce qui d'ailleurs me pose de vrais problèmes en tant que père : les responsabilités, l'autorité, le cadre de vie à peu près réglé, les leçons de morale sur un ton docte, tout ça j'assume ; mais que mon fils me demande simplement de *jouer* avec lui, à un jeu qu'il a décidé, auquel il s'agit de s'abandonner, et je me sens désarmé, tout résiste en moi, je ne sais pas faire. Et si je cède, si je passe des heures à construire des maisons en Lego avec lui, c'est en important dans le jeu le sérieux du bâtisseur, en m'agaçant qu'on ne respecte pas le code couleur dont on a convenu pour tel bâtiment, ou les rapports d'échelle qui rendent notre petite ville crédible. Un indécrottable adulte.

Or, des spectacles pour adolescents écrits par des adultes qui ont perdu tout souvenir de ce qu'on est à l'enfance, j'en ai vu, et c'est pire que tout. Le texte singe un langage qui reste exogène à sa logique profonde; on sent que ce qui fait discours, dans l'œuvre, reste totalement du côté de la raison adulte. Je ne voulais pas commettre ce genre de texte.

Je savais que j'allais trouver toute une littérature contemporaine décrivant les adolescents d'aujourd'hui; j'y découvrirais comment m'adresser à eux et ce qui les passionne; je pourrais m'appuyer sur ces indications pour construire, à leur intention, un texte conçu pour les intéresser. Il s'agirait là d'une démarche analogue à celle des grands studios hollywoodiens qui ciblent des segments du public, financent des enquêtes pour savoir ce qu'ils attendent, et produisent des œuvres adaptées à ce qu'on leur a dit d'eux. Les adolescents aiment ceci ou cela? On va le leur donner. On maquille à l'aide de codes empruntés un récit dont le moteur dramatique reste celui de l'adulte. On fait semblant d'être encore des leurs. On l'est moins que jamais.

Écrire pour des adolescents, donc, je n'en voyais que les pièges et je ne savais comment m'y prendre. Mais j'avais accepté la proposition de Yann.

Or, cette proposition était plus précise. Yann avait choisi un thème.

D'ordinaire, je ne pars jamais d'un thème, d'un *sujet*. Je fais un théâtre déjà bien discursif, volontiers théorique; cette tendance est compensée, je crois, par le fait que mes points de départ, mes envies d'écrire, sont toujours du côté narratif: c'est d'abord une histoire que j'ai envie de raconter, un personnage qui naît en moi et qui demande à se déployer (formule un peu romantique, j'en conviens, mais assez proche de l'impression que j'en ai). Si je partais d'un thème, j'aurais trop peur que la vie qui s'ébroue dans mes pièces soit définitivement enterrée sous l'édifice théorique. Primauté du récit, théâtre de personnages, idées toujours incarnées.

Mais cette fois, il s'agissait d'une commande, et le thème était là, avant l'histoire, avant quoi que ce soit d'autre. Et ce thème, c'était: le harcèlement scolaire.

La question du harcèlement est devenue particulièrement brûlante ces dernières années. C'est une question dont se sont emparés le ministère, les éducateurs, les établissements scolaires. De terribles affaires l'ont mise sur le devant de la scène, notamment des suicides d'élèves. Le fait que les collégiens, dans leur écrasante majorité, soient détenteurs d'un smartphone démultiplie les occasions de harcèlement : les interactions entre pairs ne cessent jamais, les moqueries déclenchées en classe se poursuivent sur les réseaux sociaux, une vie parallèle s'élabore, dans le monde virtuel, dont certains sont exclus, ou servent de boucs émissaires.

Pour tenter de juguler ce phénomène, de nombreuses initiatives ont vu le jour, créant dans les établissements une véritable culture de prévention du harcèlement. À présent, on s'accuse mutuellement de harcèlement, et l'on harcèle ceux par qui l'on prétend s'être fait harceler. Nous le constaterons bien souvent lors de nos immersions, Yann et moi : les élèves sont hyper sensibilisés au harcèlement, mais relativement incapables d'en détecter un quand il se produit sous leurs yeux.

Il faut dire que c'est difficile à définir, le harcèlement. Est-ce que cela suppose nécessairement un phénomène de groupe ? Un ou des meneurs, et des suiveurs ? Faut-il une répétition des actes malveillants sur un temps long ? Parler de harcèlement suppose-t-il que la victime soit intégralement innocente de ce dont le groupe l'accuse ? Le harcèlement désigne-t-il une violence arbitraire ? Un défoulement ? Un mécanisme d'exclusion qui tire au hasard ? Y a-t-il des personnes prédisposées, en quelque sorte, à devenir harcelées ? Des personnes intrinsèquement harceleuses ? Peut-on se trouver indifféremment de part et d'autre de la violence ?

Qui harcèle ? Qui est harcelé ?

Du temps où j'étais collégien, je n'ai pas souvenir que le mot ait été employé. C'était rigolo le harcèlement : le Schtroumpf à lunettes qui prenait des baffes ; Agnan, dans le *Petit Nicolas*, dont tout le monde se moquait. Moi ça ne me faisait pas rire, j'avais de la peine pour eux, mais on était censés en rire. Aucune culture de prévention du harcèlement, à cette époque, c'est certain. Je le sais de source sûre, car j'ai été harcelé, durement, et quasiment jamais protégé.

C'était en banlieue de Chartres. Mon père y avait été muté, après quelques années aux Pays-Bas, dans la ville d'origine de l'entreprise où il a passé sa carrière. Là-bas, j'avais étudié dans la section française d'une école internationale : deux maîtresses, deux classes de la maternelle au CM2. En CE1, encore dans la petite classe, j'avais mon frère au fond de la salle, dans le carré des maternelles, qui m'apportait ses dessins. L'année suivante, en CE2, je rejoignais dans l'autre classe ma sœur en CM2. Grande familiarité avec les institutrices, cocon protégé, aisance et déconnexion de la vie d'expatriés.

Arrivé à Chartres, je me sens supérieur à ces enfants de paysans ou d'ouvriers beaucerons, qui vivent à une heure de Paris sans y être jamais allés. J'ai vécu tant de choses déjà, et eux si peu. Et puis je parle bien, je lis beaucoup, j'ai des facilités. Mes parents nous ont élevés dans l'idée que nous étions distincts du monde. Un sentiment qui puise ses racines, je crois, dans les générations du dessus. Mes arrière-grands-parents, artisans dans un village de mineurs du nord de la France, avaient toujours tenu à marquer leur différence avec les travailleurs modestes qui les entouraient, revendiquant des marqueurs de bourgeoisie : chez eux on apprenait le piano et on se tenait bien à table. De l'autre côté, ma grand-mère maternelle, sténodactylo, femme d'un cheminot, s'était construite dans l'opposition à l'atmosphère ouvrière dont elle était issue, et dont elle ne voyait que les aspects négatifs : alcoolisme et violence. Elle racontait souvent qu'avec son premier salaire, elle s'était achetée *Les Misérables*. Mes parents, de milieux différents, avaient inconsciemment bâti une culture familiale faite de distinction. Nous ne le disions pas aussi clairement, mais nous nous sentions supérieurs aux autres. Pas socialement : nous vivions dans une relative aisance, mais sans rien de trop, sur le seul salaire de mon père, ma mère ayant arrêté de travailler ; nous habitons une maison Bouygues dans un lotissement du périurbain ; nous passons nos vacances en camping, et nous ne portons jamais de marque. Notre sentiment de supériorité n'était pas un jugement social, je crois : c'était l'impression diffuse que nous seuls *savions vivre*. Ce *nous* que nous formions se construisait contre le reste du monde. Il était censé nous en protéger, d'une certaine manière. Mes parents n'avaient pas d'amis ; ils s'étaient éloignés de leurs milieux respectifs pour faire famille ; ma mère avait renoncé à toute carrière pour se consacrer à nous.

À me relire, j'ai peur d'en donner une image déformée. C'était une famille heureuse et joyeuse. Une famille où l'on se parlait, où l'on s'écoutait, où l'on était attentif à l'autonomie de chacun. Une famille pas trop pathogène je crois, si tant est que ce soit possible. Mais les circonstances, les histoires familiales de mes parents ainsi que leurs caractères respectifs en avaient fait une sorte de forteresse. Nous n'avions besoin d'être validés que là. Les jugements extérieurs comptaient peu. Nous étions les réconforts les uns des autres, nous nous suffisions. Nous étions suffisants.

Au sein de cette famille, j'étais le plus suffisant de tous. Celui du milieu. Le premier garçon. Celui dont on écoutait, émerveillés, les premières histoires. Celui qui captait l'attention. Aux Pays-Bas, j'avais été le chouchou de mes deux maîtresses successives. Aujourd'hui, je réalise avec horreur que cette préférence se manifestait explicitement contre d'autres, notamment une petite fille noire – la seule – que la maîtresse semblait tenir en piètre estime. À l'époque, et bien qu'elle fut mon amie, je ne songeais ni à la défendre, ni même à la plaindre, encore moins à comprendre ce qui se jouait là. C'était ainsi : j'étais celui qui recevait les louanges, et d'autres n'avaient droit qu'aux brimades, et c'était juste, nos mérites seuls en avaient décidé.

Quand j'ai débarqué au collègue Jean-Monnet de Luisant, en banlieue de Chartres, il était important pour moi de montrer à quel point je n'étais pas comme eux. Je levais la main à tout bout de champ, non pour faire avancer le cours, mais pour me faire remarquer. Pour « faire mon intéressant », comme on dit.

Il existe beaucoup d'expressions en français pour décrire mon comportement d'alors : je la ramenaï, je me la raclais, je me la pétais. Mais il en est une qui désigne le profil du collégien que j'étais. Une expression qui décrit à la fois la personne et l'effet qu'elle produit, l'action qu'elle invite à accomplir sur elle.

Ce que j'étais, c'était : une *tête à claques*.

Et des claques, j'en ai pris. Et pas seulement.

Il y eut, autant que je m'en souviens, quelques semaines d'acalmie. Au tout début, le temps qu'ils comprennent, les autres. Qu'ils comprennent que je ne saurais me défendre, qu'ils pouvaient y aller.

Édition

Fablyo, Lyon

www.editions-fablyo.fr



Fablyo

Conception graphique

Cecilia Gérard

ISBN : 978-2-492385-27-8

Un chat a été retrouvé devant le collège Marcel-Pagnol. Il est mal en point. Une élève tente de le secourir. Une autre intervient : elle pense s'y prendre mieux. Premier désaccord, premiers heurts. En parallèle, nous suivons l'histoire de Louna, en conflit avec ses amies, et que l'équipe pédagogique tente d'aider. Les deux récits vont se mêler, entraînant une cascade de réactions.

En 2021, François Hien passe un mois en immersion au sein du collège Henri-Barbusse de Vaulx-en-Velin, pour y écrire une pièce de théâtre à destination de collégiens, sur une commande du metteur en scène Yann Lheureux. C'est dans ce contexte que naît Le Chat, une pièce sur le harcèlement scolaire.

Plus tard, l'auteur éprouvera le besoin de revenir sur ce processus d'écriture dans La Première pierre. Dans ce texte intime, il examine sa propre scolarité et déploie à la première personne une réflexion profonde sur le harcèlement.

Ces deux approches, différentes mais convergentes, d'un même phénomène, sont réunies au sein du présent ouvrage.

